

**Martin
Huc**

Marseille interdite

1878/1943

**Histoire du
Quartier Réservé**


la manufacture de livres

Pour Émile et Milena

« *Marseille, ville proxénète qui donne ses fils à la mer,
et ses filles aux marins.* »

Louis Braquier, *Aux armes de Cardiff*, 1926

Sommaire

- 5 Introduction
**Bienvenue au Quartier
Réservé**
- 12 Partie I
**Dans les profondeurs
de la Fosse**
- 15 1. Une géographie
des bas-fonds
- 35 2. La faune des rues chaudes
- 55 3. Avec le peuple du *bagatouni*
- 67 4. Les exploitées
- 87 5. Les cinq sens du Réservé
- 98 Partie II
L'enfance du vice
- 101 1. Genèse d'un quartier chaud
- 109 2. 1878-1899, les vertes années
- 120 Partie III
**La Belle Époque
des Nervis**
- 123 1. 1900 : Le temps des nervis
- 137 2. Le règne des Vingt-et-Un
- 147 3. Guerre des gangs dans
la Fosse
- 159 4. La chute des caïds, la fin
d'une époque
- 167 5. L'épopée des Voyageurs
- 175 6. La première bohème
du Réservé
- 184 Partie IV
**Guerre et après-
guerre, un âge d'or**
- 187 1. Le temps béni de la Grande
Guerre
- 199 2. Le nouveau Quartier
Réservé
- 217 3. L'empire colonial
du quartier des Brics
- 234 Partie V
**Les folles années
du Réservé**
- 237 1. Nouveau quartier, nouveau
milieu
- 245 2. «Nègres» contre «Corsicos»
- 255 3. Scoumoune sur la vieille ville
- 267 4. Une école du crime
- 282 Partie VI
Les Arts et les Lettres
- 285 1. 1920 - 1928 : l'âge d'or
de la bohème
- 305 2. Le monde des lettres
à l'assaut des Brics
- 325 3. La pellicule et le calepin
- 338 Partie VII
Déclin, chute et fin
- 341 1. La lente agonie des années
1930
- 357 2. Quartier Occupé
- 373 3. Février 1943 : le coup
de grâce
- 395 Bibliographie
- 399 Crédits

Bienvenue au Quartier Réservé

Le 13 octobre 1878, l'article 12 du nouveau règlement des mœurs de la ville de Marseille stipule :

Aucune maison de prostitution ne sera tolérée dans les rues de commerce, ni au voisinage des établissements publics, des casernes, des maisons d'éducation et des édifices consacrés au culte. Aucune maison publique ne pourra être tolérée ailleurs que dans le périmètre compris entre les rues de la Reynarde, à l'est ; la rue Radeau, à l'ouest ; les rues de la Loge et Lancerie, au sud, et la rue Caisserie, au nord, dans le deuxième arrondissement de police¹.

Voilà l'acte de naissance officiel du Quartier Réservé de Marseille². 300 mètres de long, 100 mètres de large, une quinzaine de rues étroites, 500 filles, une centaine d'établissements louches, et un flux continu de voyageurs venus des cinq continents. Un petit rectangle d'amour clos sur lui-même, trois hectares de luxure accolés au Vieux-Port, en plein cœur de Saint-Jean, le plus vieux quartier de Marseille. Pour les intimes ce sera « la Fosse », ou tout simplement « le Réservé ».

-
1. Règlement général du service des mœurs de la police de Marseille, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 4 M 891.
 2. Une erreur courante veut que ce soit Charlemagne de Maupas, préfet des Bouches-du-Rhône, qui ait instauré le Quartier Réservé en 1863. En réalité, Maupas a bien promulgué un arrêté en 1863, interdisant la prostitution hors du secteur des vieux quartiers, délimité par le Vieux-Port, la rue de la République et le bassin de la Joliette. Mais le Quartier Réservé *stricto sensu*, avec les limites étroites qu'on lui connaît, n'a été instauré qu'en 1878.

D'autres appellations, plus géographiques, auront également cours : le quartier « Derrière-la-Mairie », le « quartier de la rue Bouterie », du nom de son artère principale, ou encore « le Coin de Reboul », du nom de l'une des rues qui lui sert de porte d'entrée. Pour les habitants de la vieille ville, on dira plus généralement « les Brics » ou « le quartier des Brics », nom argotique désignant alors les maisons closes³. Les littérateurs, enfin, s'en donnent à cœur joie : ce sera « l'Envers du Port » pour Albert Londres, le « Ghetto de l'Amour » pour Horace Bertin, le « Grand Lupanar » pour André Suarès, le « Maquis de Marseille » pour Georges de Lavarenne, les « Ruelles impures » pour Louis Brauquier, le « Quartier de la honte » pour Níkos Kavvadáas.

Soixante-cinq ans durant, le Réservé fera la gloire de Marseille sur les navires du monde entier, et la honte des honnêtes bourgeois de la cité phocéenne. De fait, ceux-là ne pleurèrent pas beaucoup lorsque, en plein dans la période de l'Occupation, le général Karl Oberg, chef supérieur de la SS et de la police pour la France, fit cette déclaration tonitruante, le 14 janvier 1943 :

Marseille est un repaire de bandits internationaux. Cette ville est le chancre de l'Europe et l'asile de la pègre internationale, et l'Europe ne pourra pas vivre tant que Marseille ne sera pas épurée. C'est pourquoi l'autorité allemande veut nettoyer de tous les indésirables les vieux quartiers, et les détruire par la mine et le feu⁴.

C'est l'annonce de la mise à mort du Quartier Réservé. Le 23 janvier 1943 toutes les rues de Saint-Jean sont évacuées, 27 000 personnes sont expulsées, 12 000 internées dans des camps de l'arrière-pays. Le 1^{er} février le dynamitage des immeubles commence. Le 17 février, Saint-Jean et son Quartier Réservé ne sont plus. 1500 immeubles ont été démolis, 50 rues rayées de la carte, 800 personnes déportées dans des camps de concentration en Allemagne.

Derrière ce drame humain et urbain, c'est aussi un morceau de l'histoire de la Marseille interlope qui disparaît. Entre ces deux dates de 1878 et de 1943, le Quartier Réservé a en effet connu son apogée et son déclin, ses drames et ses joies, la réprobation publique et la

-
3. Claudette Castelli, Nicole Coulomb et Anne Sportiello, « Dans les vieux quartiers de Marseille : Saint-Jean et le Panier », in *Richesses orales du monde populaire dans la région PACA*, étude réalisée par le CREHOP, 1979-1982.
 4. Jacques Delarue, « La Gestapo travaille à Marseille », *Historia* n°193, novembre 1962.

Introduction

gloire internationale. Près de 300 meurtres y furent commis, plus de 15 000 femmes y vendirent leur corps.

TOUS LES CHEMINS MÈNENT AU RÉSERVÉ

Marseille offrait cependant un charme barbare et international qui incarnait de façon étonnante le grand flux de la vie moderne. Peu étendue, avec une population manifestement trop nombreuse, porte de service de l'Europe, chargeant et déchargeant son commerce avec l'Orient et l'Afrique, port préféré des matelots en bordée sans permission, infestée de toute la racaille des pays méditerranéens, grouillante de guides, de putes, de maquereaux, repoussante et attirante dans son abjection aux longs crocs sous ses dehors pittoresques, cette ville semblait proclamer au monde entier que la chose la plus merveilleuse de la vie moderne était le bordel.

Claude McKay, *Banjo*, 1929

« Marseille est l'une des villes les plus mystérieuses au monde, et les plus difficiles à déchiffrer », selon Blaise Cendrars, qui en a pourtant vu d'autres⁵. Il faut alors imaginer cette Canebière riieuse et bruyante, plongeant en pente douce vers le Vieux-Port, noire de monde, avec ses grands cafés aux terrasses bondés, ses salles de spectacle renommées et ses grands magasins, son va-et-vient continu de voitures, de camions, de tramways, de calèches et de charrettes. À l'opposé, de l'autre côté de la ville, sur la rive nord, les bassins de la Joliette connaissent un autre type de flux, celui des cargos arrivant des quatre coins du monde, déversant continuellement leurs cargaisons luxuriantes sur les docks, et les paquebots au long cours remplis de voyageurs, d'émigrés, de marins et de soldats, débarquant avec enthousiasme dans le port phocéén. Il ne leur reste plus qu'à descendre la longue rue de la République, balafre haussmannienne coupant les vieux quartiers en deux sur plus d'un kilomètre, pour arriver de la Joliette au cœur de la ville, dans la baie du Lacydon.

Voici donc le bassin du Vieux-Port, où les peuples du monde entier se sont donné rendez-vous, à l'ombre de l'imposante masse métallique du pont transbordeur, qui enjambe le port d'une rive à l'autre. « Un bariolage de races, une mêlée d'existences comme sans doute on n'en pouvait rencontrer de semblable qu'en une ou deux

5. Blaise Cendrars, *L'homme foudroyé*, Denoël, 1945.

Marseille interdite 1878/1943



Le quai du Port
et la vieille ville.

autres villes prodigieuses », écrira Eugène Montfort en 1925 à propos du Vieux-Port⁶, « un capharnaüm, une Babel de toutes les nations », l'avait précédé Gustave Flaubert dès 1840⁷.

Sur la gauche du Vieux-Port c'est la Rive-Neuve, le côté bien famé, les cafés chics, les petits restaurants à coquillages, les ateliers d'artistes, le quartier de l'Opéra, et Notre-Dame-de-la-Garde en surplomb qui veille sur tout ce petit monde. Sur la rive droite voilà en revanche les vieux quartiers, le fameux *bagatouni*⁸ à la réputation sulfureuse. Il regroupe le quartier du Panier, au sommet de la butte, et surtout le quartier Saint-Jean juste en dessous, le quartier des pêcheurs et des Italiens, que l'on surnomme parfois « la petite Naples ». C'est là que se trouvent les bas-fonds de la ville dans l'imaginaire marseillais. Un entrelacs de ruelles sombres et d'immeubles vétustes dévalant vers le Vieux-Port, une casbah miséreuse avec sa marmaille bruyante, son linge aux fenêtres et ses ruisseaux au milieu de la chaussée, ses petits commerces, ses artisans, sa population laborieuse. C'est au cœur de

6. Eugène Montfort, *La Belle-enfant ou l'amour à 40 ans*, Arthème Fayard & Co, 1925

7. Gustave Flaubert, *Par les champs et par les grèves*, G. Charpentier et Compagnie, 1886.

8. Cette expression marseillaise désignait alors la vieille ville historique, et viendrait du terme de dialecte italien méridional *bagasciuna* (prostituée), lui-même dérivé de l'ancien français *bagasse*. Par extension, *bagatouni* désignera par la suite un quartier en décrépitude, voire un bidonville.

Introduction

ces ruelles sinueuses, dans la Marseille médiévale, que les autorités préfectorales ont décidé d'instaurer un quartier réservé en 1878.

Tout autour, quelques bâtiments se démarquent : à l'ouest, au bout du port, le fort Saint-Jean et ses garnisons de légionnaires, à l'est, l'hôtel de ville, au nord, la masse imposante de l'hôpital de l'Hôtel-Dieu. Non loin de la mairie, ouvrant directement sur le Vieux-Port, voilà la spacieuse place Victor-Gelu, qui permet une certaine respiration dans cet enchevêtrement d'immeubles en escaliers. C'est, pour ainsi dire, la succursale du Quartier Réservé, « rendez-vous diurne et nocturne des mauvais garçons de Marseille⁹ », à 200 mètres des premiers bordels de la Fosse, que semble pointer du doigt la statue du célèbre poète félibre ayant donné son nom à la place. Il suffit alors de longer le quai du Port, puis de s'introduire dans l'une des étroites ruelles qui séparent les immeubles les uns des autres, la rue de la Reynarde, la rue Lancerie, la rue Coin-de-Reboul, la rue Radeau, la rue de la Loge, pour pénétrer dans le célèbre Quartier Réservé de Marseille.

DANS LE GHETTO DE L'AMOUR

Situé à l'écart du centre-ville, le Quartier Réservé – en ce sens qu'il est « réservé à la prostitution » – est alors l'objet de tous les fantasmes, un monde à part, bruyant et mouvementé, plein de vie, de tumulte, de vice et de violence. C'est ce qui en a fait la célébrité dans le monde entier. Il y a bien eu, à la même époque, le Chapeau Rouge de Toulon, le Barrio Chino de Barcelone, Bousbir à Casablanca, Storyville à la Nouvelle-Orléans, le Mango à Rio de Janeiro ou Yoshiwara à Tokyo, qui sont autant de quartiers réservés à la renommée mondiale. Mais de mémoire de voyageurs et de marins, celui de Marseille, qui étrangement n'a jamais eu son nom propre, reste le plus remarquable d'entre tous. « C'était tout simplement le port dont parlaient tous les marins du monde – le grand port merveilleux, dangereux, fascinant, où tout était possible », écrira l'Afro-Américain Claude McKay en 1929¹⁰.

Ce succès unique tient en grande partie au spectacle tumultueux et obscène que le quartier avait à offrir, dans une ambiance toute méditerranéenne de vie populaire, dense et théâtrale, au milieu des plus vieilles rues de la plus vieille ville de France. De la célèbre rue Bouterie, qui traverse la Fosse de part en part sur plus de 200 mètres,

9. Henri Danjou, « Les bas-fonds de Marseille », *Détective* n° 43, 22 août 1929.

10. Claude McKay, *Banjo*, André Dimanche, 1999.

à la distinguée rue de la Reynarde, siège des plus belles maisons closes du Vieux-Port, voilà donc le cœur des nuits interlopes de Marseille. Tous les soirs, c'est un flux continu de jeunes hommes qui déambulent dans les rues chaudes du port, chantant, dansant, buvant, riant, se rendant d'un établissement à un autre en groupes tapageurs, enlacés à des femmes de mauvaise vie, au milieu d'une foule compacte et cosmopolite. Un indescriptible fourmillement multiethnique qui va et vient, toutes les races du monde au coude-à-coude dans les étroites ruelles, marins, soldats, vagabonds, maquereaux, bourgeois, prolétaires, touristes, artistes, et toute la marge de la Méditerranée, qui zigzaguent entre les « cagoles » appuyées aux murs, le tout sur fond d'accordéon, de piano mécanique ou de jazz américain. « Sacré tonnerre, s'écria *Banjo*, quelle chouette ville pour se donner de la joie ! », exulte ainsi le personnage de Claude McKay¹¹.

Pendant soixante-cinq ans, le Quartier Réservé tiendra donc le haut du pavé de la fête crapuleuse dans le cœur des marins et des gangsters du monde entier. Il connaîtra la première guerre des gangs de l'histoire de Marseille en 1902, les vagues d'immigration corse et italienne de la Belle Époque, l'âge d'or de la Première Guerre mondiale, le Far West des Années folles, l'invasion du jazz, des touristes, de la drogue, du cinéma porno et des populations coloniales dans les années 1920, l'engouement artistique et intellectuel international, la foisonnante bohème des peintres et des écrivains, la naissance du milieu marseillais, les prémices de la French Connection, les premiers gangs de *hold-uppers* du pays... Mais aussi la crise de 1929, le déclin des années 1930, l'occupation allemande, et la destruction pure et simple en 1943. Bienvenue au Quartier Réservé de Marseille.

11. *ibid.*

Introduction



La célèbre rue Bouterie, véritable « Canebière des bas-fonds »,
et sa population bigarrée.

Partie I

Dans les profondeurs de la Fosse

C'est en plein cœur du *bagatouni*, à Saint-Jean, plus précisément dans le secteur dit « Derrière-la-Mairie », qu'est situé le Quartier Réservé de Marseille. Saint-Jean est alors l'un des quartiers les plus populaires de la cité phocéenne, où s'est développée au fil des siècles une vie bruyante et colorée, rythmée par les fêtes dévotes qui s'étalent tout au long de l'année, à la limite du paganisme¹², concentrant dans ses ruelles plus de 20 000 habitants entassés dans d'étroits immeubles de trois à cinq étages. Au XIX^e siècle, la population s'y divise

12. Anne Sportiello, *Les pêcheurs du Vieux-Port, fêtes et traditions*, Jeanne Laffitte, 1981.

en deux grands groupes : les « Sanjanenques traditionnels », appelés aussi les « vrais Marseillais », qui habitent là depuis plusieurs générations et descendent généralement d'immigrés provençaux, et les « Sanjanenques d'adoption », des immigrés corses, espagnols, et surtout italiens, principalement napolitains, mais aussi génois, piémontais ou toscans. Un mélange tout méditerranéen qui va donner naissance à un dialecte original, le « Sanjanenque » ou « Sanjanen », une sorte de provençal marseillais teinté de mots italiens et napolitains. Ce patois, c'est la langue commune du quartier, parlée par les locaux tout comme par les étrangers, mais qui se perdra après la Première Guerre mondiale¹³.

Zone d'immigration portuaire, ce sont logiquement les métiers de la mer qui dominent dans la « Petite Naples » de Saint-Jean : pêcheurs, poissonnières, navigateurs, mousses, portefaix, dockers, cordiers, calfats, charpentiers de marine, scaphandriers... Les familles sont nombreuses, les appartements étroits et insalubres. La marmaille passe ses journées à jouer dehors, dans le ruisseau, au milieu des artisans, des ménagères, des chiens et des chats, mais aussi des voyous et des filles de mauvaise vie, sous le sempiternel linge qui sèche aux fenêtres, au son des chansons provençales et des ritournelles napolitaines que l'on entend à chaque coin de rue.

C'est donc là, dans cette zone si atypique, le cœur de la Marseille populaire, autant décriée qu'appréciée, à laquelle le peintre Valère Bernard consacra notamment en 1898 un long roman social empreint de christianisme, *Bagatouni*, entièrement écrit en langue provençale, que fut instauré le Quartier Réservé de Marseille le 13 octobre 1878.

Dès lors, au-delà des évolutions successives et des différentes périodes que le Quartier Réservé connaîtra au cours de ses soixante-cinq années d'existence, des permanences vont demeurer : son organisation géographique, ses adresses célèbres, ses rues emblématiques, ses figures récurrentes, ses acteurs centraux, la situation et la condition de ses prostituées, son folklore, sa violence, ses sensations... Les profondeurs de la Fosse.

13. Claudette Castelli, Nicole Coulomb et Anne Sportiello, « Dans les vieux quartiers de Marseille : Saint-Jean et le Panier », in *Richesses orales du monde populaire dans la région PACA*, étude réalisée par le CREHOP, 1979-1982.



Rue Coin-de-Reboul, l'un des points les plus chauds du Vieux-Port.

1. Une géographie des bas-fonds

Le Quartier Réservé de Marseille, avec ses trois hectares de terrain, sa quinzaine de rues et ruelles enchevêtrées et ses 5 000 habitants¹⁴, se présente au spectateur, depuis le Vieux-Port, comme un cloaque rabougri et désordonné, une petite casbah repliée sur elle-même. Il a pourtant sa géographie propre et son organisation interne.

Le quartier s'ordonne en effet autour d'un axe central qui le traverse de part en part sur plus de 200 mètres, une longue artère parallèle au quai du Port : la célèbre rue Bouterie, qui ouvre sur toutes les autres venelles de la Fosse. C'est là qu'on trouve les filles à bas prix, c'est là que s'exprime à plein le pittoresque du quartier. Et tout particulièrement dans la seconde moitié de la rue, sur son versant occidental, qui regroupe les trois quarts des lieux de débauche, et les artères les plus malfamées. À l'inverse, on trouve le haut du panier prostitutionnel sur la frontière orientale des Brics, rue de la Reynarde, rue de Bourgogne, rue Ventomagy, qui abritent de luxueux bordels dans les anciens palais aristocratiques du Vieux-Port. Entre les deux, une zone franche : la place Vivaux, et sa grande halle aux poissons qui empuantit continuellement le quartier.

Selon un rapport de police daté du 20 août 1917, 366 femmes vendraient officiellement et légalement leurs charmes dans les 98 lieux de débauche de la zone¹⁵, auxquelles il faut ajouter la part supplémentaire

-
14. Selon le recensement de la population de 1906, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 6 M 388. Concernant les « rues-frontières » du quartier, seuls les habitants de la façade sud de la rue Caisserie ont été pris en compte, et seuls ceux de la façade est pour la rue Radeau.
15. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 4 M 891.

des clandestines, qui envahissent tous les soirs les rues chaudes du Vieux-Port. Soit un total d'environ 500 prostituées, au bas mot, sur un tout petit périmètre d'à peine trois cents mètres sur cent.

La prostitution se déroule alors dans trois types d'établissements. Il y a tout d'abord les maisons closes officielles, luxueuses et sévèrement gérées, occupant la totalité des immeubles où elles sont installées. On en compte entre neuf et treize selon les époques, toutes regroupées à l'est du quartier, accueillant, au total, une centaine de pensionnaires en leur sein. Il y a ensuite les 37 « bars-meublés » de la zone, des hôtels de passe qui consistent en un simple bistrot en rez-de-chaussée, et en quelques chambres dans les étages. 184 femmes y travaillent officiellement en 1917. Il y a enfin les 39 « magasins de passe » du quartier, de petits appartements constitués d'une seule pièce en rez-de-chaussée, ouvrant directement sur la rue. On les trouve exclusivement dans la moitié ouest du Réserve, faisant travailler 70 prostituées entre leurs murs. Il faut enfin ajouter à cela une dizaine de débits de boissons simples, non dévolus à la prostitution, qui restent autant de terrains de racolage privilégiés, principalement regroupés sur la frontière sud, le long des rues de la Loge et Lancerie, ainsi que dans la rue Radeau à l'ouest¹⁶.

Dès lors, les clients n'ont plus que l'embarras du choix dans ce petit parallépipède de l'amour tarifé. Bien plus qu'une consommation simple et rapide, beaucoup d'hommes cherchent en fait, avant tout, la compagnie de femmes accortes, des simulacres de séduction dans lesquels la bienséance et la morale n'ont pas cours.

En journée, pourtant, c'est quasiment la vie normale d'un quartier populaire quelconque de Méditerranée, avec ses enfants jouant dans le ruisseau, ses modestes commerces de bouche, et son petit artisanat. On y croirait presque, si ce n'était la présence de quelques filles, qui attendent tranquillement le client en s'échangeant des plaisanteries. On les appelle « les filles du matin », celles qui assurent la permanence avant le coup de feu de 18 heures, lorsque les nuits du Réserve commencent réellement.

LA RUE BOUTERIE, OU LA CANEBIÈRE DU RÉSERVÉ

Elle est célèbre dans le monde entier. Étroite, sale, mal pavée, elle est la rue de la joie de Marseille. Qui ne la connaît pas en a eu

16. Chiffres tirés d'un rapport du service des mœurs du 23 octobre 1917, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 4 M 891.

moins entendu parler. À deux pas du Vieux-Port, elle abrite des filles venues de tous les coins du monde. Des reportages entiers lui ont été consacrés et, pendant longtemps, pas un touriste ne se fut avisé de traverser Marseille sans visiter cette artère, où les linges les plus invraisemblables sèchent aux fenêtres.

Roger de Maynard, « Les malheurs de la rue Bouterie »
Police Magazine n° 252, 22 septembre 1935

C'est la véritable colonne vertébrale du Quartier Réservé, l'axe central autour duquel tout s'organise. Elle se déploie sur quelques 223 mètres à travers les rues chaudes, entre de hauts immeubles décrépis de trois ou quatre étages, accueillant 400 habitants entre leurs murs¹⁷. Très mal réputée, l'artère connaîtra pas moins de 50 meurtres sur son pavé entre 1880 et 1940, et plusieurs centaines de blessés par arme blanche ou par arme à feu¹⁸. Un record.

Autrefois habitée par les grandes familles aristocratiques de Marseille, puis par les marchands de vin de la ville, la rue Bouterie est définitivement devenue la rue des prostituées dans les années 1820¹⁹. « Puis le vandalisme marseillais a fait de ce bijou le plus horrible des ghettos, lit-on dans le Guide rose du quartier en 1922, mais pour qui sait réfléchir et juger, les spectacles de la rue Bouterie sont, certes, originaux et rares, mais, outre qu'ils sont empreints d'une saveur artistique incomparable, ils ont une immense supériorité : c'est d'être vrais et humains²⁰. »

Selon le recensement de 1911, 54 % des habitants de la rue Bouterie sont italiens, venus en grande majorité de la région de Naples et du golfe de Gaète, pour 43 % de Français (dont un tiers de Corses et quelques Français d'Algérie), et 3 % d'Espagnols. En 1931 les proportions semblent s'être inversées : 53 % de Français pour 37 % d'Italiens, 4 % d'Espagnols, et 6 % d'étrangers aux origines diverses, dont une part non négligeable de coloniaux d'Afrique noire²¹.

17. Recensement de la population de 1906, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 6 M 388.

18. 52 meurtres, 185 blessés par arme blanche et 132 blessés par arme à feu pour être précis, selon des relevés systématiques effectués dans la presse locale (*Le Petit Marseillais*, *Le Petit Provençal*, *Le Sémaphore de Marseille*). Une partie des meurtres et tentatives de meurtres du quartier ont néanmoins pu passer sous le radar des journalistes.

19. « La rue Bouterie », *Le Petit Provençal*, 7 février 1883.

20. Pierre d'Agramon, *Le Marseille curieux*, Librairie des lettres, 1922.

21. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 6 M 426 et 6 M 470.

En 1917, on compte 142 prostituées travaillant officiellement dans la célèbre ruelle, soit 38 % des filles du quartier, mais de nombreuses clandestines viennent également y racoler tous les soirs. Les filles de la rue Bouterie sont alors parmi les moins chères de la cité phocéenne. « Elles ont soulagé toutes les garnisons de Marseille, tous les équipages », écrit Édouard Peisson en 1929²².

Avant la guerre de 14, certaines s'étaient même spécialisées dans le dépucelage des jeunes Marseillais pas encore déniaisés, à qui on appliquait un prix à demi-tarif. Ce fut notamment le cas de l'écrivain Louis Roubaud, vers 1900, qui le raconta à mots couverts dans les colonnes du *Petit Parisien* trente ans plus tard : « L'enfer terrestre aux fruits défendus qui inquiéta mon adolescence est ici, derrière la mairie, dans les ruelles de la vieille ville. Mariette, Lisette, Colette, Lola, Réjane, Sarah, Cora – misère aux lèvres rouges –, suppliantes et insolentes demandeuses d'aumône équivoque, la cigarette et l'insulte aux lèvres, vous avez hanté mes nuits de quinze ans. Et je vous tiens pour responsables des cauchemars mêlés à mes premiers rêves d'amour²³. »

C'est aussi le royaume de la prostitution homosexuelle : travestis et jeunes « invertis » vulgairement fardés, qui travaillent en bonne entente avec leurs collègues de sexe féminin. Selon un rapport du service des mœurs daté de 1903, ils seraient une cinquantaine à racoler sur les trottoirs marseillais, dont une partie dans le Quartier Réservé, parmi lesquels 24 % d'étrangers²⁴. En 1927, alors qu'il n'avait que seize ans, l'écrivain Jean Genet fut lui-même de ces jeunes hommes prostitués, racolant rue Bouterie avec une bande de « quinze ou vingt voyous », dévalisant les clients qu'il monte, pour aller ensuite revendre les objets volés aux filles du quartier²⁵.

BARS-MEUBLÉS ET MAGASINS DE PASSE

La rue Bouterie compte alors 32 lieux de prostitution, soit une moyenne d'un tous les sept mètres. Elle aligne ainsi pas moins de quinze bars-meublés, répartis entre le numéro 3 et le numéro 27 de l'artère, accueillant chacun de quatre à dix pensionnaires. Les filles,

22. Édouard Peisson, *Hans le marin*, Grasset, 1929.

23. Louis Roubaud, « Ceux de Marseille, la rafle », *Le Petit Parisien*, 8 juin 1931, puis *Pays de Marseille*, N.R.F. Gallimard, 1933.

24. Rapport du 20 novembre 1903, Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 4 M 891.

25. Jean Genet, *Journal du voleur*, Gallimard, 1949.



Prostituées et clients devant le Modern Bar de la rue Bouterie, vers 1920.

qui ne vivent pas sur place, y travaillent dans de petites chambres au premier étage, tandis qu'au rez-de-chaussée, derrière le rideau de perles de la porte d'entrée, se trouve un bistrot des plus sommaires. Un élément essentiel enrichit néanmoins le mobilier de tous les débits de boisson du quartier : l'inévitable piano mécanique, jouant des airs à la mode de ragtime, de one-step ou de fox-trot dès qu'on y glisse une pièce, faisant danser les couples et les noceurs jusque tard dans la nuit. Des musiciens ambulants viennent aussi régulièrement se déverser dans ces établissements, au son de la valse musette, du jazz ou des ritournelles napolitaines, ajoutant encore un peu plus de boucan à la cacophonie ambiante du quartier.

Alors on y chante, on y danse, on s'y bagarre aussi parfois, on pousse les hommes à boire tant et plus, on essaye par tous les moyens de les faire monter dans les chambres, dans des simulacres de séduction aux méthodes éculées... « C'est une ruée dans l'escalier de la salle de bar, écrit Édouard Peisson dans son roman *Hans le marin*. Les hommes, déjà excités, pinçaient les fesses des filles, qui quittaient leur peignoir pour être plus vite prêtes²⁶. » Une atmosphère de virile grivoiserie que confirme le reporter Henri Danjou

26. Édouard Peisson, *op. cit.*

dans son enquête de 1929 intitulée « Les bas-fonds de Marseille », décrivant à son tour l'ambiance bouillonnante des bouges de la Fosse :

Dans le bar, c'était la cohue : dockers ivres, nervis en liesse, matrones déchaînées. On s'interpellait, on se jetait les dés et les cartes à la tête ; un alerte gaillard égouttait son verre de rhum dans un corsage, provoquant des hurlements et des rires. D'effroyables locutions, prononcées, en patois provençal, « avé l'assent », prenaient le ton de plaisanteries grivoises dont je riaais aussi, à pleine gorge. Il y avait tant de diversité et tant de gaieté dans cette débauche, populaire mais bon enfant, que j'en arrivai à oublier l'épouvantable odeur de sueur, d'alcool et de tabac qui alourdissait l'atmosphère.²⁷

La fête n'y est pourtant pas permanente, et certains soirs c'est un calme morose qui plane dans les bars du quartier, les rares clients buvant tristement ou jouant aux cartes sans plaisir, les filles chômant avec ennui... Ces adresses sont le repère de terribles équipes de truands, hébergeant de discrètes parties de jeux d'argent dans leur arrière-salle ou dans les étages. C'est aussi là que les voleurs, les contrebandiers, les trafiquants, les marins de retour d'un long voyage, viennent discrètement écouler leurs marchandises.

En toute logique, c'est la rue Bouterie qui aligne les enseignes les plus célèbres, dont les noms évoluent régulièrement, au gré des changements de propriétaire : le Pauline Bar, au numéro 25, fief de Marius le Matelot et de ses sbires de la Joliette ; le Regina Bar, au numéro 11, ancien bar-billard prisé par la pire racaille de Marseille à la fin du XIX^e siècle ; le Bar des Amis, au 21, tenu d'une main de fer par l'intrépide Louise Ollier, la plus « mariole » des cagoles de la Fosse, qui faillit y perdre la vie à de nombreuses reprises ; Allons chez Nadia, au 22 bis, rendez-vous des Italiens des vieux quartiers, dont le patron Natale Guaracino, futur gérant du bordel des Glaces rue de Bourgogne, tenta de tuer sa femme adultère d'un coup de couteau le 28 août 1910 ; le bar Fin de Siècle, au numéro 15, faisant l'angle avec la rue Coin-de-Reboul, qui fut mis à sac en septembre 1896 par une horde de militaires enivrés, accueillis à coups de pétard

27. Henri Danjou, « Les bas-fonds de Marseille », *Détective* n° 44, 29 août 1929.

par le patron Louis Mouton qui les canarda en pyjama depuis la fenêtre de sa chambre ; l'Anna Bar, au numéro 10, tant apprécié par Jean Cocteau, le Marcelle Bar au numéro 8, qui eut les faveurs de l'écrivain Pierre Mac Orlan et du poète Louis Brauquier, propriété de Fernande la Catalane, véritable figure du quartier. Et puis encore le Modern Bar au 27, la Croix d'Or au 6, le Riche Bar au 3, le Céline Bar au 20, l'American Bar au 19...

Et puis il y a la quarantaine de « magasins » du quartier, dont la moitié dans la seule rue Bouterie, qui en firent tout le succès. Il s'agit-là de petites chambres ouvertes directement sur le trottoir, aux murs décorés d'une affiche de vedette ou d'une image religieuse, dallées de tomettes provençales ocres. Les filles y travaillent parfois seules, mais se les partagent le plus souvent à deux ou trois, tapinant en petite tenue devant l'entrée, à califourchon sur des chaises de fortune, les cheveux défaits et la cigarette au coin de la bouche. C'est le domaine des filles bon marché, où la passe est à prix fixe. « En été, portes béantes, fenêtres ouvertes, les chambres montrent le lit et la cuvette, se souvient André Suarès. Penchée sur la rue, plus qu'à mi-corps, la fille fait sa toilette ; elle se farde sauvagement, ou fume la cigarette²⁸. »

Ces magasins ont fortement marqué les observateurs du temps, qui n'ont pas manqué de les décrire avec force formules : « sortes de cages où il n'y a de place que pour un lit, une table et un siège » (Henri Danjou, *Détective* n° 48), « un trou à bête de la dimension d'une cellule » (Pierre Rocher, *Détective* n° 215), « des cabines équipées d'un lit, d'une chaise, d'un bout de miroir, d'une cuvette » (Siegfried Kracauer, *Gintser*), « un sépulcre où exercent les condamnées » (Victor Margueritte, *Ton corps est à toi*), « lamentable bauge ouverte comme un antre crapuleux » (Hélène Saurel, *Marseille sur le vif*), « un cagibi arabe. Deux mètres sur trois, pas de fenêtre. Des murs nus, la puanteur d'une lampe à pétrole. Un lit » (Emmanuel Bourcier, *Paris-Soir*), « des chambres pareilles à des trous dans le mur où les dévoreuses de chair de la ville, arrivées en fin de course, trouvaient leur dernier refuge » (Claude McKay, *Banjo*). Et l'écrivain marseillais Edmond Jaloux de conclure sobrement : « Petites chambres modestes ouvrant à même la rue ; petites fenêtres à travers lesquelles on voit un lit, un pot à eau

28. André Suarès, *Marsiho*, Trémois, 1931.

et quelques fois une image pieuse. On ferme la porte, on descend le rideau, et tout est dit²⁹. »

GARE AU CAPÈU!

La rue Bouterie s'est également rendue célèbre pour son fameux « coup du chapeau », une pratique toute marseillaise ayant marqué les esprits : le promeneur égaré, le bourgeois distrait ou l'étranger « non homologué » qui se risque dans l'artère se voit immédiatement assailli par une horde de filles, qui s'empare de son couvre-chef avant de prendre la fuite dans un bar ou dans un garni voisin. La victime doit dès lors consommer une passe avec sa voleuse s'il veut revoir son bien. Une pratique qui paraît plutôt bon enfant, mais qui n'est en réalité rien d'autre qu'un racket vénérien en bonne et due forme ! Et gare aux mécontents qui rouspéteraient un peu trop fort : les filles savent se défendre, et leurs hommes n'ont pas leur pareil pour faire taire les doléances.

« Quiconque veut passer sur le territoire de ces filles est englouti par leur flot impétueux, observe ainsi le reporter lyonnais Henri Danjou, l'une prend son chapeau, une autre s'agrippe à sa veste, plusieurs autres l'entourent de leurs bras. Cris et protestations sont inutiles : pour ravoir son chapeau, il faut suivre la voleuse, et la suivre jusqu'au "magasin" où bâille le lit défait, ou dans le bar où se débitent mauvaise bière, chansons canailles et satisfactions rapides³⁰. » Albert Londres rapporte lui aussi une anecdote du même acabit, dans le style coloré et sarcastique qu'on lui connaît : « J'avais d'abord amené mon ami au milieu de la rue principale. Il n'y put demeurer. Les vestales de tous les lampions venaient lui voler son chapeau, sa canne, son mouchoir. On le tirait par les quatre membres. On me l'eût écartelé. Je le transportai dans une impasse plus discrète. Je le retrouvai 20 minutes plus tard à la pharmacie, il avait perdu connaissance³¹. »

Même le jeune Joseph Joffo, âgé de 11 ans à peine, en fera les frais avec son frère Maurice en 1942 alors que, fuyant l'occupation allemande, ils arrivent à Marseille et se promènent au hasard des rues du Vieux-Port, comme il le racontera plus tard dans sa célèbre

29. Edmond Jaloux, *Marseille*, Émile-Paul frères, 1926.

30. Henri Danjou, « Les bas-fonds de Marseille », *DéTECTIVE* n° 48, 26 septembre 1929.

31. Albert Londres, *Marseille porte du Sud*, Éditions de France, 1927.

autobiographie *Un sac de billes*³². Une tradition solidement établie, décidément.

« *IL Y A UNE RUE PRINCIPALE, ET DE CHAQUE CÔTÉ
DES TENTACULES.* »³³

Si la rue Bouterie reste la star du Quartier Réservé, les autres artères ont également leur succès, et chacun aura sa favorite. Toutes ou presque parallèles entre elles, situées de part et d'autre de la rue Bouterie, elles grimpent soit vers la rue Caisserie, soit descendent vers les quais. Certaines sont d'ailleurs richement dotées, comme la rue Lanterne, très appréciée des « coloniaux » d'Afrique noire et du Maghreb, qui compte à elle seule 11 lieux de débauche pour 14 immeubles. « La rue Lanterne, où presque chaque immeuble est une maison de joie, rappelle la nuit venue, par ses illuminations, un coin de Montmartre ! », s'exclame Armand Villette en 1930³⁴.

Juste à côté, en parallèle, la rue de l'Amandier compte pour sa part plusieurs bars et magasins, et un certain nombre de petits bouis-bouis maltais, arménien ou arabe. Elle est traversée en son milieu par la rue Saint-Laurent, le croisement des deux artères offrant un spectacle que n'a pas manqué de relever Pierre d'Agramon dans son guide touristique des rues chaudes, en 1922 : « À ce point de rencontre naît un tourbillon qui va émerveiller le touriste par ses remous extraordinaires de couleurs et d'allures. Toutes les races se croisent à ce carrefour enfiévré de passion : spahis aux immenses manteaux rouges, chinois cauteleux, nègres colossaux et enfantins, cyngalais aux turbans monumentaux, marins de toutes les nationalités³⁵. »

Au cœur de la Fosse, la rue de l'Araignée, qui se présente comme un long escalier au milieu duquel coule un ruisseau putride, est quant à elle la plus insalubre du quartier, peut-être à jeu égal avec la rue Vivaux voisine. Ancien siège des banquiers et des changeurs d'argent de Marseille, elle tombe quasiment en lambeaux, et des étais sont nécessaires pour soutenir plusieurs immeubles qui risquent à tout moment de s'effondrer. Ce qui n'empêche bien évidemment pas les

32. Joseph Joffo, *Un sac de billes*, Jean-Claude Lattès, 1973.

33. Albert Londres, *op. cit.*

34. Armand Villette, « Marchandes d'amour au pays de Marius », *Police Magazine* n° 5, 28 décembre 1930.

35. Pierre d'Agramon, *op. cit.*

filles d'y travailler avec vigueur, inlassablement installées sur leurs chaises à tapin rempaillées.

Tout en haut du quartier, la rue Caisserie marque quant à elle la frontière nord de la Fosse, la limite entre Saint-Jean et le Panier. Longue artère populeuse, s'étalant du marché de la place de Lenche à celui de la place des Augustines, elle ne fait pas réellement partie de la zone franche prostitutionnelle. Sans cesse encombrée et très fréquentée, elle voit déborder sur ses trottoirs les étals des poissonnières, des maraîchers, des petits boutiquiers et des vendeurs à la sauvette, empêchant toute circulation fluide. De-ci de-là, un petit bistrot obscur occupé par des joueurs de cartes à la mine patibulaire, qui attendent tranquillement la comptée de leurs protégées travaillant juste en dessous.

Sur l'autre versant du quartier, longeant le Vieux-Port, les rues Lancerie et de la Loge, avec leurs treize bistrots et bars-meublés, constituent un pôle festif central du quartier, au son tintamarresque des pianos mécaniques dernier cri. Au bout de cette artère, à droite en perpendiculaire, voilà la rue Coin-de-Reboul, dont « la renommée s'étend aux quatre points cardinaux », selon le journaliste espagnol Ignacio Carral³⁶. C'est la rue la plus courte du Quartier Réservé, mais aussi l'une des plus fréquentées. Débouchant sur le quai du Port, qu'elle relie à la rue Bouterie et à la rue Lancerie, elle forme un carrefour stratégique fortement animé, point de stationnement privilégié pour les policiers en patrouille.

Et puis voilà enfin la place Vivaux, en plein milieu des Brics, seule zone sans établissement de prostitution (avec la petite rue Concordat), faisant la jonction entre la zone des maisons closes à l'est et la zone des magasins de passe à l'ouest. On dit que c'est là que les Phocéens débarquèrent en 600 avant Jésus-Christ pour fonder Massalia. C'est le coin des petits commerces, le poumon du quartier : tabac, pharmacie, salon de coiffure, boulangerie, épicerie, boucherie, quelques cafés, un restaurant... et surtout, en son centre, la poissonnerie-vieille, le marché aux poissons couvert, où se mélangent pêle-mêle poissonnières, ménagères, dockers, pêcheurs, putes et maquereaux, dans un joyeux désordre tout marseillais, au milieu des étalages odorants et dégoulinants.

36. Ignacio Carral, « Entros los apaches de Marsella », *Ahora*, 6 janvier 1931.

C'est peut-être là, véritablement, entre le trottoir, les boutiques et les étals, que se trouve l'âme profonde du quartier.

RUE DE LA REYNARDE, LE COIN DES BORDELS

C'est dans la rue Ventomagy, dans la rue de Bourgogne et dans la rue de la Reynarde que se trouvent les maisons dont l'installation constitue le dernier cri du confort moderne. Les pensionnaires y sont de premier choix également et ne déparent nullement les salons somptueux dans lesquels elles évoluent comme des princesses de rêve, sommairement vêtues, cela va sans dire. La clientèle y est attirée, la nuit, par des affiches lumineuses qui ne permettent aucun doute.

Armand Villette, « Marchandes d'amour au pays de Marius »
Police Magazine n° 5, 28 décembre 1930

Un peu à l'écart de la cohue de la rue Bouterie, voilà la partie la plus aristocratique du Quartier Réservé, dominée par la longue rue de la Reynarde, qui en marque la limite orientale sur un axe nord-sud. Perpendiculaire à cette artère on trouve la rue Ventomagy, qui donne sur la place Vivaux, et en parallèle la rue de Bourgogne. Ici, pas de sordides magasins ni de bars malfamés. C'est le coin des bordels, les brics comme on les appelle en argot de Saint-Jean, une douzaine au total. Prenant place dans les anciens palais de la noblesse locale, ils occupent généralement la totalité des étages de l'immeuble où ils sont installés, comme le stipulait alors la loi. Comme pour éviter qu'un voisinage trop proche avec le petit peuple ne répande le vice trop profondément dans la population.

« Le coin des maisons de tolérance est le plus calme, le plus propre, et mon Dieu ! pourquoi ne pas l'écrire : le plus touristique ! », indique Pierre Rocher dans son reportage sur le Quartier Réservé en 1932³⁷. On y trouve également, dans quelques appartements isolés, de discrètes fumeries d'opium, fréquentées majoritairement par les populations chinoise et indochinoise du quartier, mais aussi par quelques poètes opiomanes ou par des Européens de retour d'Asie.

C'est la rue de la Reynarde qui compte alors le plus grand nombre de maisons de tolérance, sept au total. Longue de 120 mètres, grimpant du Vieux-Port vers la place des Augustines en une étroite ligne

37. Pierre Rocher, « Les visages de Maya », *Déetective* n° 215, 8 décembre 1932.



La rue de la Reynarde dans les années 1930, où s'alignent les enseignes tapageuses des maisons closes.

droite, elle doit son nom à François de Huc, comte de la Reynarde, qui y établit son hôtel particulier à la fin du XVI^e siècle. La Reynarde, c'est aussi la rue la plus peuplée du Quartier Réservé, avec près de 800 habitants répartis sur 28 immeubles, selon le recensement de 1906³⁸. « Elle demeure à travers les âges l'une des plus vivantes et des plus importantes artères de Marseille, peut-on lire dans le guide touristique du *Marseille Curieux*. Aujourd'hui, les magnifiques immeubles du haut de la rue sont occupés par des tribus napolitaines ou arabes, qui abîment, détériorent à plaisir, les palais seigneuriaux qui leur avaient été abandonnés³⁹. » C'est pourtant plutôt dans le bas de la rue, débouchant directement sur le quai du Port, que se concentrent les maisons closes, dont les enseignes flamboyantes « à gros numéro » sont visibles directement depuis les quais, attirant ainsi les mâles en rut comme des insectes vers la lumière.

Au XVIII^e siècle, c'était encore l'une des rues les plus noblement habitée de Marseille. Deux cents ans plus tard, force est de constater que c'est un autre genre de noblesse qui y a installé son siège, alignant les enseignes lumineuses le long des antiques façades.

LES BONNES ADRESSES

Au numéro 4 de la rue de la Reynarde on trouve le Auline, installé dans l'ancienne demeure du comte de Brémond. Sur les cartes publicitaires de la maison est précisé en toutes lettres : « *Sé habla espanol, english spoken, si parla italiano, man sprit deutch* », avec au verso une réclame au style pour le moins tapageur : « Toujours des nouveautés dans ses salons, nuit et jour ! On y rit !!! On y danse !!! Au son du jazz et du grand orchestre Faty 1^{er}!⁴⁰ »

Au numéro 5 voilà le Rebecca, rebaptisé À la Lune, installé sur cinq étages, dont l'enseigne arbore une étoile et un croissant de lune vaguement arabisants, et l'inscription « *first class house* ». Outre les projections de films pornographiques dans un salon aménagé, on peut également y assister à des spectacles vivants depuis des chambres à voyeurs, sortes de *peep-show* avant l'heure, et à de véritables scènes de zoophilie devant public. Notamment la scène de l'âne qui est, dit-on, très prisée de la clientèle britannique.

38. *op. cit.*

39. Pierre d'Agramon, *op. cit.*

40. Cité in Jean Bazal, *Marseille galante*, éditions Paul Tacussel, 1980.

Au numéro 6 c'est le Théo, prenant place dans l'ancien palais du cardinal Odet de Châtillon, qui propose lui aussi ses spécialités maison. Une salle de torture est notamment aménagée en sous-sol pour les sadomasochistes, dans un style douteusement moyenâgeux, tandis que « Achille l'étalon humain » et ses prouesses sexuelles sont mis à la disposition de la clientèle féminine.

Au numéro 7, faisant l'angle avec la rue Ventomagy, voici Au Chat Noir, avec son beau félin dessiné verticalement sur la devanture. En 1884 un violent incendie s'y était déclaré et avait mis le quartier en émoi, coûtant la vie à quatre de ses pensionnaires. Juste en face, au numéro 8, c'est le Madeleine, ancienne habitation du capitaine des galères royales Charles de Cazeaux, et fief de nombreux galériens du crime. La bande de Guiffaut, dit la Griffé, de terribles braqueurs corses dont le chef sera guillotiné en 1930, en fit l'un de ses repaires dans les années 1920. Le propriétaire des lieux, Gustave Raphel, défraya la chronique judiciaire à la même époque : le 8 octobre 1923 il abat sans sommation l'amant de sa femme, le caïd Robert Labrot dit le Grand Robert, alors qu'il dispute une partie de boules à Saint-Ginie. C'est ensuite le clan Graziani, des Corses de Toulon, qui mettra la main sur l'établissement, pour de longues années.

Juste à côté, au numéro 10, voilà encore le Flamboyant, qui a lui aussi connu des frasques rocambolesques, et enfin l'éphémère New House, au numéro 12. C'est le dernier bordel de la longue rue de la Reynarde, marquant ainsi la limite du Quartier Réservé.

On tourne maintenant dans la rue Ventomagy, incontestablement la plus huppée de tout le quartier. Outre le Chicago House (anciennement Chez Marthe), on y trouve, au numéro 8, à l'angle de la rue de Bourgogne, le célèbre Cythéria, avec ses splendides stucs dorés à décor de pampres de vigne. Fondée en 1911 par Jeanne Raymond, également propriétaire des Glaces rue de Bourgogne, reprise par sa fille en 1927, il s'agit de la première maison de Marseille à avoir proposé des projections de films pornographiques à ses clients, et ce dès 1916. C'est aussi le seul bordel à n'avoir connu qu'une seule famille de propriétaires, qui en a fait l'un des fleurons du quartier. C'est là, notamment, que le 10 novembre 1930 une bande de vauriens assassina de trois balles dans le cœur Louis Giai, chargé de la sécurité des lieux. Il intervenait alors que la physionomiste de l'établissement se faisait copieusement insulter par des hommes qu'elle avait éconduits. Triste routine, qui finit cette fois en drame...



La rue Ventomagy demeure la plus « distinguée » du Quartier Réservé, siège des deux plus belles maisons de la Fosse, le Cythéria et Chez Aline.

Au numéro 2 de cette même artère, faisant l'angle avec la rue Concordat, on trouve cette fois Chez Aline, dont l'immeuble donna son nom à la rue : il s'agit de l'ancien hôtel particulier de la famille Vento, qui le céda aux Magy au ^{xvii}^e siècle. On accola les deux noms, et une rue fut baptisée. Chez Aline, c'est sans doute le plus célèbre bordel de la Fosse, aux tarifs exorbitants, avec consommation obligatoire à l'intérieur, et une quinzaine de filles de premier choix. La clientèle y est triée sur le volet, « la troupe n'entre pas chez Aline!⁴¹ », et la sélection s'opère depuis une lucarne pratiquée dans la façade de l'immeuble. « C'était la maison la plus relevée de Marseille, se rappelle Fabienne Jamet, qui y vendit ses charmes vers 1929-1930, avant de devenir patronne du célèbre One Two Two à Paris. On y recevait uniquement la haute bourgeoisie, les armateurs et les officiers de marine⁴². »

À l'intérieur c'est un luxe bourgeois, avec « salon japonais » et « salon Louis XVI » au premier étage, « salle d'orgie » au deuxième, et une vaste salle de cinéma dédiée aux films pornographiques. C'est le bordel des artistes et des intellectuels, tenu officieusement par le caïd Toussaint Landi et sa sœur Claire Smadja, qui aiment à jouer les mécènes du Quartier Réservé. Une table y est toujours dressée pour les nombreux peintres, écrivains, poètes, journalistes et artistes en tout genre qui fréquentent la Fosse, mais aussi pour les cadres du Parti socialiste, dont les Landi sont de fervents soutiens. C'est aussi là que le célèbre assassin Henri Pranzini, qui défraya la chronique journalistique après un triple meurtre commis à Paris en 1887, vint écouler les bijoux volés pendant son crime auprès des filles de l'établissement. On le guillotina six mois plus tard, et la maison profita de l'événement pour attirer de nouveaux clients, proposant de passer une nuit crapuleuse dans la chambre où le meurtrier avait séjourné.

Perpendiculaire à la rue Ventomagy, montant vers la rue Caisserie, la rue de Bourgogne accueille quant à elle trois discrètes maisons closes de haut standing. Le Clotilde, au numéro 1, qui doit son nom à Clotilde Pierrot, la patronne du lieu de 1912 à 1920, se déploie ainsi sur six étages. Les Glaces, au 3, comporte onze chambres et trois luxueux salons, tandis que Les Palmiers, au numéro 2, avec ses superbes

41. Eugène Montfort, *La Belle-enfant ou l'amour à 40 ans*, Arthème Fayard & Co, 1925.

42. Fabienne Jamet, *One Two Two*, éditions Olivier Orbane, 1975.

escaliers à rampes dorées, possède cinq salons et douze chambres. Maison réputée chic, elle connaîtra un certain déclin sous la direction de Marie Pucillo, s'avérant désormais « mal tenue, mal fréquentée, refuge des malfaiteurs du quartier », comme le révèle une note de la Sûreté du 27 juillet 1918⁴³.

Voilà donc les treize « maisons de tolérance » du Quartier Réservé de Marseille, qui ont fait les joies de la clientèle huppée du Vieux-Port pendant plus de soixante ans.

LE MONDE DES MAISONS

Environnement par définition fermé, la maison close est un univers à part, coupé de la rue, avec ses codes propres, ses règles propres, et ses figures marquantes. Ici, pour remplacer le racolage vulgaire utilisé dans le reste du quartier, d'autres techniques de rabattage sont appliquées : les enseignes multicolores aux lumières éblouissantes, les cartes publicitaires distribuées aux passants, les photos pornos vendues sous le manteau, et surtout les « raccrocheuses » qui stationnent en permanence devant les bonnes adresses, chargées d'attirer le client dans l'établissement. Ces anciennes prostituées vantent à haute voix les mérites des pensionnaires, les spécialités maison, et présentent des photos coquines aux clients potentiels, « d'énormes mégères affairées sur une chaise, incapables de bouger, qui interpellent tout ce qui passe : les hommes en veston, les Sénégalais en uniforme, les femmes curieuses au bras d'un mari mal à l'aise⁴⁴ ».

Pour les seconder, le bordel emploie généralement un ou plusieurs « pisteurs », dont le rôle est d'accoster les voyageurs en bordée pour les attirer discrètement vers l'établissement adéquat. À l'intérieur du bric, un « garçon de tolérance » est quant à lui chargé d'assurer la sécurité des lieux, un dur-à-cuire qui veille à la bonne marche des affaires. Au comptoir, une maîtresse ou une sous-maîtresse règne d'une main de fer sur cet univers, la direction des maisons de tolérance étant interdite aux hommes. Elles ont en général sous leurs ordres une dizaine de pensionnaires, qui ont interdiction stricte de sortir sans autorisation ni sans accompagnatrice, y compris pour aller à l'église. Même le coiffeur vient officier directement dans l'établissement.

43. Archives départementales des Bouches-du-Rhône, 4 M 898.

44. Pierre Rocher, *op. cit.*

Les filles de maison sont les plus belles du Quartier Réservé, les plus distinguées aussi, avec obligation d’user d’un langage châtié et de manières raffinées. Ce sont surtout les plus chères. Le prix de la passe y est en effet facilement dix fois supérieur à celui de la rue Bouterie. Et pour satisfaire au mieux la clientèle exigeante et régulière des maisons, on lui met à disposition un cheptel régulièrement renouvelé. Éventuellement, quelques filles peuvent également se spécialiser dans les plaisirs lesbiens, à destination des femmes homosexuelles ou des clients voyeurs, comme le révèle notamment un rapport de police de 1903⁴⁵. Quelques bordels proposent aussi les services « d’étalons humains », des hommes de toutes ethnies, chargés de satisfaire la clientèle féminine. Le poète Níkos Kavvadiás évoque par exemple, dans son roman autobiographique *Le Quart*, ces Américaines sexagénaires venues s’amuser dans une maison du quartier, où se trouvent, installés sur des canapés, « un Noir marocain, un Noir du Mexique et un ou deux Blancs, tous en chemise bleue et pantalon blanc⁴⁶ ». Claude McKay aperçut, lui, dans un lupanar de la rue Ventomagy, « une demi-douzaine de Chinois, debout au milieu d’un groupe de filles, dans une sorte d’alcôve. [...] Il existait d’autres maisons qui avaient pour spécialité des Arabes, des Corses ou des Noirs, selon la demande⁴⁷. »

Levées vers midi, les pensionnaires des maisons commencent généralement leur journée de travail vers 18 heures, le temps de manger dans la salle commune avec le reste du personnel, de se laver et de s’apprêter pour le soir. Puis, jusqu’au petit matin, c’est le turbin : les filles vont et viennent en petite tenue dans le salon du rez-de-chaussée, rient, dansent et boivent avec les clients, et s’alignent à la demande de ces messieurs pour qu’ils puissent faire consciencieusement leur choix. Ces salons aux allures bourgeoises comptent généralement un piano, parfois un petit orchestre, des canapés et des fauteuils de grand standing, et un bar richement garni aux bouteilles hors de prix.

Qu’il s’agisse du salon ou des chambres, on ne lésine pas sur la décoration : miroirs, tapisseries, toiles de maître, sculptures, estampes, lustres au plafond, mobilier de luxe... L’aménagement ne dépare pas

45. Rapport du service des mœurs du 20 novembre 1903, *op. cit.*

46. Níkos Kavvadiás, *Le Quart*, éditions Climats, 1989.

47. Claude McKay, *Banjo*, André Dimanche, 1999.

du cadre aristocratique de ces anciennes demeures de la noblesse marseillaise.

Et ce sont les descendants directs des grandes familles phocéennes qui louent ces immeubles aux exploitants du sexe, comme le rappelle, non sans humour, Pierre d'Agramon dans le guide touristique du *Marseille Curieux* : « À Marseille, certaines personnalités mondaines – haute société ou noblesse – tirent parti de la prostitution locale, par la location d'immeubles réservés à cette industrie. Ceci est tout simplement délicieux, d'autant plus que par un raffinement d'inconscience tout à fait extraordinaire, ces mêmes personnalités affectent à des œuvres bruyantes de piété, de charité ou de redressement moral, une partie de ces ressources à l'origine tout au moins bizarre⁴⁸. »

48. Pierre d'Agramon, *op. cit.*



Cagoles et tirailleurs dans la rue Lanterne,
vers 1917-1918.

2. La faune des rues chaudes

C'est au milieu d'un va-et-vient incessant que l'on surprend les mille détails de cette plèbe grouillante. On dirait un polypier vu à travers un prodigieux microscope.

Armand Villette, « Marchandes d'amour au pays de Marius »
Police Magazine n° 5, 28 décembre 1930

Que ce soit dans la cohue de la rue Bouterie, dans les éclats multicolores de la rue de la Reynarde, au milieu de la populeuse place Vivaux ou dans les ruelles humides du Coin-de-Reboul, de l'Araignée, de l'Amandier, du Figuier-de-Cassis, c'est à un formidable spectacle vivant que le Quartier Réservé nous convie, et celui-là est ouvert 24 heures sur 24. Filles, nervis, travestis, marins, soldats, guides, policiers, musiciens, touristes, artistes, clochards, camelots, bateleurs, chiffonniers, garnements, tous participent d'un univers à part, aujourd'hui disparu, un monde replié sur lui-même mais accueillant le monde entier dans ses bras... Si ce n'est dans ses griffes.

CELLES QUE L'ON PAIE

À tout seigneur tout honneur, voilà tout d'abord celles sans qui le quartier ne serait rien : les « filles du port » ou les « cagoles », comme on les appelle parfois en argot marseillais. Gouailleuses et fortes en gueule, les voilà solidement installées sur leurs chaises rempaillées, debout contre la devanture de leur établissement ou accoudées aux fenêtres, aguichant le passant avec insistance. Elles sont généralement vêtues

de courtes robes de tulle roses, voire d'un uniforme imitant les tenues d'écolières, les cheveux défaits et ornés de délicats rubans à fleurs, « fardées comme des marionnettes⁴⁹ », à la mode de l'époque – joues pomponnées de poudre blanche, lèvres rouge vif, contour des yeux souligné à l'encre noire. Ce sont elles, véritablement, qui ont fait la renommée internationale de ces rues pittoresques, venant s'y déverser par centaines tous les soirs dès que pointe le crépuscule, débarquées de tous les coins de France, et même du monde entier. On les a pourtant souvent décrites de façon peu ragoûtante, « si grasses et si laides qu'on les voit se mouvoir et respirer avec des mouvements d'otarie⁵⁰ », « des femmes parmi les plus vieilles et les plus grosses qu'on puisse imaginer⁵¹ ». Qu'importe, leur clientèle demeure nombreuse et fidèle.

Les cagoles plongent ainsi tous les soirs le quartier dans un joyeux tapage canaille, se charriant volontiers d'un trottoir à l'autre, chantonnant les refrains à la mode et les airs d'opéra entendus à l'Alcazar, alpaguant les passants de leurs voix rauques ou criardes, leur chipant le chapeau au vol... Souvent, elles prennent des « noms de guerre » lorsqu'elles sont sur le trottoir, les prénoms en « ette » ayant leur préférence, tout comme les noms étrangers à consonance espagnole ou orientale. On ne compte ainsi plus les Carmen, les Maria, les Marinette, les Aïcha ou les Nina. Et puis, tatoué sur leur avant-bras ou à l'intérieur du biceps, le nom d'un homme, des initiales ou un visage, suivis d'un « Je t'aime » sans équivoque.

Ces « filles de joie » participent également avec entrain aux fêtes religieuses du quartier, et n'hésitent pas à couvrir les murs du Réserve de linge épinglé de fleurs lors des processions sacrées. On vit du péché, certes, mais on ne bafoue pas la religion. Et lorsqu'un mariage a lieu dans l'une des rues où ces dames exercent, elles nettoient le pavé avec application en compagnie de leurs voisines, pour rendre l'artère présentable aux futurs mariés. Une certaine superstition les habite également : une ancienne habitante raconte ainsi comment son père, marchand de vin dans les bordels, éloignait la « scoumoune » (la malchance) à la demande des filles, en faisant brûler une sorte de torche de journal autour d'elles⁵².

49. Pierre Rocher, « Les visages de Maya », *Détective* n° 215, 8 décembre 1932.

50. Henri Danjou, « Les bas-fonds de Marseille », *Détective* n° 48, 26 septembre 1929.

51. Joseph Roth, « Villes blanches », in *Croquis de voyage*, Seuil, 1994.

52. Claudette Castelli, Nicole Coulomb et Anne Sportiello, « Dans les vieux quartiers de Marseille : Saint-Jean et le Panier », in *Richesses orales du monde populaire dans la région PACA*, étude réalisée par le CREHOP, 1979-1982.

La Fosse offre aussi son lot de « curiosités » aux visiteurs : là c'est une naine qui vend ses charmes, ici une obèse de 120 kilos au succès inépuisable, et puis la fameuse borgne qui retire son œil de verre pendant l'acte, à la demande du client, et cette unijambiste qui intrigue les pervers amateurs de fantaisie... sans parler de l'exotisme en vogue, avec des filles plus ou moins typées qui s'inventent les origines les plus improbables, jusqu'à cette Espagnole qui se fait passer pour la fille d'un indien sioux échappé de la troupe de Buffalo Bill, dont la tournée est bien passée par Marseille à la fin du XIX^e siècle. « Marseille compte un nombre assez considérable de phénomènes, la chose est bien connue, nous confirme Georges Saint-Bonnet dans *Police Magazine*. Nains, naines, femmes-troncs, hommes-gorilles, hommes squelettes... Comment ces gens-là gagnent-ils leur vie ? Quelques-uns la gagnent dans des “maisons” d'un certain genre... C'est comme ça !⁵³ »

À leurs côtés, un peu en marge, les « invertis » au visage pomponné de blanc, parfois travestis en femmes, ajoutent encore à l'excentricité du quartier. Ils sont souvent très jeunes, « couverts d'un châle aux couleurs éclatantes, munis d'un éventail, poudrés et maquillés comme des poules de luxe⁵⁴ », et minaudent avec truculence dans les bars et sur les trottoirs, malgré le grand tabou que constituait l'homosexualité à cette époque. Leur clientèle, pourtant, honteuse ou assumée, ne désemplira jamais, y compris, parfois, parmi les nervis et les policiers. « Dans l'une des rues de ce quartier, un gamin de quinze ans, qui se dissimule sous une porte cochère, vous happe au passage pour vous faire des offres écoeurantes, raconte ainsi l'ancien chef de la Sûreté René Méténier en 1932. “Je connais un garni où on sera tranquille”, vous dit-il à l'oreille, pendant qu'un autre malandrin surveille à distance pour dévaliser le malheureux que son vice infâme entraîne⁵⁵. » L'écrivain Jean Genet, âgé de 16 ans, fut notamment de ces jeunes hommes prostitués, à l'occasion d'une fugue dans la cité phocéenne, « la ville chère aux pédés », en 1927⁵⁶. « On demeure étonné de l'audace de ces adolescents, renchérit Henri Danjou en 1929, parfois assez beaux et presque toujours bien vêtus, qui vous prennent le bras et s'expriment comme des ribaudes. Ils

53. Georges Saint-Bonnet, « Les gangsters de Marseille », *Police Magazine* n° 198, 9 septembre 1934.

54. Lucien Sampaix, « Les social-gangsters de Marseille », *L'Humanité*, 9 octobre 1933.

55. René Méténier, « La pègre marseillaise », *Police Magazine* n° 61, 24 janvier 1932.

56. Jean Genet, *Journal du voleur*, Gallimard, 1949.

attendent à cinq ou six, assis sur les hauts tabourets d'un bar, insensibles aux outrages⁵⁷. »

Mais si la prostitution masculine est un fait accepté dans le quartier, cela n'empêche pas certains travestis d'être malmenés par les nervis les plus brutaux. Ce fut par exemple le cas du jeune sourd-muet Joao Pinto Cavo dit le Frisé, un Portugais de 20 ans vendant ses charmes dans la rue Bouterie et sur les quais de la Joliette. Molesté par les frères Peretti un soir de 1925 sur le boulevard de la Major, l'agression finit cette fois en drame : l'agent Louis Agostini intervient pour mettre fin au passage à tabac, et se fait tuer d'une balle dans la tête par les agresseurs. Ils seront condamnés au bagne à perpétuité.

CEUX QUI EN VIVENT

Un guide, Messieurs ? Désirez-vous un guide ? Je vous montrerai tout ce qu'il faut voir à Marseille. Le Quartier Réservé, les tableaux vivants, le Cinéma Bleu !

Claude McKay, *Banjo*, 1929

Comment faire pour entrer sans risque dans ce souk de l'amour vénal quand on débarque à Marseille ? Comment s'orienter dans ce labyrinthe quand on ne connaît ni ses rues, ni ses coutumes, ni même sa langue ? Voilà donc les « pisteurs », les guides informels du quartier. Ils s'en vont flairer les visiteurs en mal de femmes sur le quai du Port, dans les bistrotts de la Canebière, voire même directement à la sortie des agences de tourisme, et leur proposent d'aller découvrir les arcanes secrets du Quartier Réservé. Ils guident alors leurs clients à travers le dédale des ruelles du Vieux-Port, les portant de bar en bar jusqu'à la consommation finale au magasin ou au bordel. Espérant quelques tournées gratuites et un ou deux billets en retour, ils touchent surtout de jolis pourboires offerts par les patronnes des lieux visités en guise de remerciement. Le 16 octobre 1926, face à l'ampleur que prend le phénomène, l'agence de tourisme anglaise Thomas Cook & Son se plaint au préfet des Bouches-du-Rhône de la présence de nombreux guides stationnant devant leurs locaux, faisant des propositions obscènes aux voyageurs, dont l'inévitable tournée du *Reserved District*⁵⁸.

57. Henri Danjou, « Les bas-fonds de Marseille », *Détective* n° 43, 22 août 1929.

58. Archives des Bouches-du-Rhône, 4 M 902.



Parmi ces filles de la rue Bouterie, quelques hommes travestis semblent s'être dissimulés...